

Depuis maintenant, 1996

Depuis maintenant au théâtre

Avec *Depuis maintenant* Frédérique Loliée a créé une mise en scène fluide, ouverte, une mise en scène de la pensée en mouvement. Comment représenter des événements historiques et une époque, mai 68, où les gens étaient réellement impliqués, tous acteurs en somme, des événements qui comportaient eux-mêmes un aspect théâtral, mais différent “du bruit et de la fureur et ne signifiant rien”, qui découvriraient leur signification sur le moment, dans le présent de l’acte, mais aussi après coup en s’élaborant dans la tête des gens _de gens justement sans histoire. Le travail de la mémoire n’est pas une accumulation de souvenirs, chacun ses placards, ses belles images, mais un acte, et c’est toujours “depuis maintenant” : en fonction de questions, de curiosités, de désirs actuels. Frédérique Loliée a retrouvé le mouvement de ce travail de pensée chez les acteurs de cette histoire, les personnages du roman *Depuis Maintenant*, et elle l’a réinventé avec les comédiens en donnant un tour supplémentaire au jeu qui se voit et s’entend aussi comme les interrogations joyeuses, joueuses, et pleines de sérieux de jeunes gens d’aujourd’hui sur ce passé récent, celui peut-être de leurs parents.

Il me semble que l’adaptation, la mise en scène, le décor et le jeu des comédiens ont transposé au théâtre ce qui est l’enjeu du livre : faire des “événements” de Mai 68, à travers des figures vivantes et des personnages porte-questions, quelque chose qui nous concernera toujours, une forme, une idée de l’esprit en mouvement, en révolte.

D’une certaine manière tout dans ce spectacle, le décor, la composition des personnages, le jeu des comédiens, est *de la même matière* que les événements dont il parle, la matière du possible : on peut faire quelque chose avec rien, on peut faire que tout circule sans cesse, que rien ne reste à sa place une fois pour toutes, et que les mots, même lorsqu’ils désignent des situations lourdes, rebondissent, légers. On peut faire qu’apparaisse l’évidence du travail collectif, où tout le monde fait tout, le manuel et l’intellectuel, et sa valeur : qu’il peut rendre plus intelligent.

Invention d’une forme : un “spectacle à installer partout” dans la ville, léger et précaire, coûtant peu, pouvant aller partout, mobile, pouvant transformer un lieu en un autre, le détourner de sa fonction habituelle, et pouvant susciter des discussions avec les gens. En ce sens reprenant pour le théâtre ce que le livre essayait de donner sur l’esprit de 68, où tout “circulait” autrement.

Et c’est le décor de *Depuis Maintenant*, fabriqué par David Jeanne-Comello, qui s’est installé dans des écoles, des lycées, des bibliothèques, des cités, des prisons : fait de presque rien, montrant tout avec presque rien, l’usine et sa terreur par exemple avec un simple rideau gris : et on voit l’usine comme ce qu’elle *est* : l’informe, ce qui reste toujours invisible, ce qui reste toujours de l’autre côté. Là où le contremaître enfile avec lenteur et fatuité et une extrême violence ses gants blancs et où les trois femmes éreintées de toujours, celle qui mange la pomme, celle qui montre les photos, et celle qui maquille, viennent faire une pause avant de recommencer. Le décor est une construction, c’est ce qui est signifié, qui peut à chaque instant être remis en cause, ouvert, débordé, comme la grève et sa fête débordent l’usine, transforment le présent figé, mort, en un ici et maintenant vivant où chaque sujet existe.

Chaque sujet : le travail des comédiens fait bien de chaque figure, de chaque personnage un *sujet* : à la fois situé dans la société, dans l’Histoire, par rapport aux autres, et en même temps, libre, imprévisible et étrange_ émouvant comme peut l’être seulement quelqu’un d’unique.

Elise Vigier, sa présence pleine et effacée : place au récit, au lien sinueux des choses, mais les sentiments sont là, colère et rage rentrée, surprise et joie, et finir sans fermer, debout dans la lumière du hasard.

Les gestes brusques, inachevés, abstraits, que Pierre Maillet donne au publicitaire Stéphane font qu'on ne peut pas s'arrêter à son sarcasme et l'y enfermer_ comme bien sûr il le demande et laissent le personnage ouvert, pour le moment où ce fantôme sera habité par "l'homme de vent", le moment où le fils joue le père, le prend sur lui, en lui, et pleure.

Philippe Marteau joue trois ouvriers différents et passe de Paulo, son foulard rouge, sa femme battue, à René, fou rire angoissé de la misère sexuelle, et à Francis, lourdeur, difficulté du savoir autodidacte. Mais le personnage Paulo déborde à son tour ces tableaux même remarquables, et c'est l'usine comme enfance inaboutie et forcée, les gestes minuscules, tous les flippers, la ceinture cloutée tirée de la boîte à magie avec les vieux tracts. Ses étonnements, sa tristesse. Comment il s'en va.

La figure de celle qui disparaît pour revenir, Miss Nobody Knows, Patricia Pottier lui donne son corps et son regard, complètement là et légèrement déplacée. Elle est toute affirmation, y compris, paradoxe, quand elle questionne : sans doute parce qu'elle crée, à l'intérieur du monde, en rapport avec le monde, un espace tout entier à elle, et elle le fait de telle sorte que la dimension folle de cette entreprise est acceptée, elle renverse le point de vue du spectateur, qui entre avec elle dans un autre temps, une autre réalité, celui de sa danse et de son jeu.

Et voici "la journée idéale" qui absorbe tout l'espace, le temps, toute la scène, et le jeu comme au cinéma s'enfle jusqu'à devenir le jeu comme dans la vie, comme dans la grève. De même que dans l'Histoire les moments d'arrêt, de suspens, de grève, de fête collective sont des moments où parfois l'on peut tout reprendre, repenser, questionner, où l'on peut poser d'autres critères, de même le jeu, le plaisir de jouer "pour rien" est une façon de penser, découvrir, expérimenter.

L'émotion que l'on ressent avec *Depuis Maintenant* joué par le Théâtre des Lucioles vient sans doute d'abord du sentiment que "Oui, c'est ça" _ y compris pour quelqu'un qui n'y est jamais allé, dans ces temps et ces lieux. Mais elle vient aussi d'autre chose qui est là en même temps, qui prend appui sur ce "Oui, c'est ça" pour nous entraîner, nous spectateurs, bien plus loin : dans la reconnaissance du plaisir de penser, de penser en jouant.

Et quand Patricia Pottier vient sur le devant de la scène jouer une étudiante qui venue jouer dans l'usine le personnage de Jenny la Pirate, la joie que l'on éprouve vient de toutes les dimensions dépliées, comme ces voiles faits de rien agités autour d'elle : à la fois de ce que l'on connaît et reconnaît, la chanson, la vengeance de l'exploitée, les différents moments d'Histoire, mais encore au delà, de la surprise devant un événement inédit, ce qui se passe lorsque l'Histoire vient recouper "la vie vivante", l'art.

LESLIE KAPLAN
dans le programme du TGP, 1996-1997, repris dans *Les Outils*